

Que ceci soit clair d'emblée, et une fois pour toutes : je n'ai nulle intention de minimiser, à plus forte raison de nier ou d'absoudre, les abominations hitlériennes.

Pour un motif, du reste, clair : la plupart de mes camarades de jeunesse, garçons et filles (de Pierre Bizos à Francine Bloch) sont morts dans les camps nazis. Que ce soit dans des chambres à gaz ou autrement, n'importe ; ils sont morts, d'une manière atroce, et je ne suis disposé à l'oublier ni le pardonner.

Et justement : je trouve insupportable que leur supplice serve à monter des combines. La pureté de ces morts — souvent inutiles, je le sais bien, et que mieux aurait valu, pour la France, que survécussent ces jeunes courages nécessaires — ne doit pas être polluée par des récits faux, des arrangements de pensions, et des titres de gloire usurpés.

La Résistance vraie fut ce qu'elle fut ; assez peu de chose, je le confesse, sur le plan pra-

tique, mais une chose noble. L'essai maladroit d'un combat presque impossible. En quelque sorte une chimère — mais un idéal. Et le fait, et le mérite, de bien petites équipes, tôt décimées pour la plupart, et dont les survivants sont rentrés dans l'anonymat, parce que, si l'on a du cœur au ventre, et qu'on aime sa patrie, on ne se bat pas pour avoir des rentes.

Or, la réputation même de ces groupuscules héroïques est menacée par les gros mensonges et les petits profits d'une tribu nombreuse et scélérate, qui a entrepris de s'attribuer des exploits imaginaires, et d'en tirer des avantages fort palpables.

Et tout cela, ce sont de vieilles lunes, m'objectera-t-on. Certes, c'en pourrait être, encore qu'il soit des cercueils que l'on ne pourra jamais quitter du regard.

*
**

Enfin, qu'au lendemain immédiat de la victoire, quelques Matamores aient réussi à se faire décorer indûment ; que même quelques tristes individus aient réussi à duper le monde, et à passer de leur rang réel de traîtres à celui, escroqué, de patriotes, bon, cela faisait partie de l'aventure extraordinaire. Devant cette supercherie puisée dans l'immédiat, il n'était que de hausser les épaules, et passer cela par les profits et pertes de l'Histoire.

En ayant, du reste, déjà parlé avec, en outre, force preuves à l'appui, et dont aucune n'a été contredite, je n'y reviendrais assurément pas. Mais voici, comme l'on va voir, que ce « scandale de la Résistance » rebondit. Et qu'en l'an de grâce (si l'on ose dire) 1982, trente-sept ans, pas moins, après la fin finale de la guerre, on se met à découvrir, à laurer, à gratifier, des milliers, des centaines de milliers, de « résistants » tout neufs, dont la plupart, lorsque se terminèrent les hostilités, n'étaient pas encore entrés en adolescence.

A se peupler ainsi de héros précoces, tout ensemble, et tardifs, la France prend un visage ridicule. Ce qui est grave déjà. Plus grave encore est que, tant de supercheries ne pouvant toujours trouver des dupes, un jour viendra, qui n'est même pas loin, où personne, voyant tant de grotesques et de coquins s'en prévaloir, ne croira plus à la Résistance.

Ce qui reviendra à tuer une seconde fois mes jeunes morts, mes amis. A rendre leur trépas une seconde fois inutile. A le désacraliser pour en faire un spectacle de foire : « Admirez, bonnes gens, les héros morts, et donnez-nous du quibus. »

Il s'agit ici, différemment du proverbe, de détruire le faux pour sauver le vrai. Les trafiquants du sang d'autrui doivent être dénoncés, afin que ce sang demeure sans souillure, clair comme il fut versé.

Ajoutons-y, moins sublime mais fort important, un motif politique. Si les bobards roublards des combinards n'étaient que pour de la vaine gloire, des rubans, ou se procurer du numéraire, cela certes mériterait suffisamment qu'on se fâchât. Mais au-delà des avantages individuels escroqués, il y a l'opération politique montée. Laquelle, on va le voir de très près, vise à donner aux partisans de Moscou, à la Cinquième Colonne soviétique en France, des places, de la réputation, des moyens, et encore des arguments fallacieux contre ses adversaires.

Le manichéisme primaire des communistes, qui, malgré sa bêtise, et grâce à son infinie répétition, finit par leur réussir, veut qu'eux seuls soient propres, en face de la saleté de tous les autres. Les plumes du paon sont donc l'objet de leur constante et avide recherche. S'il n'en tombe point de cet oiseau, ils en fabriquent avec n'importe quoi.

Mais, en l'espèce, ils ont trouvé dans la Résistance un fournisseur de parure si commode, qu'ils l'ont tout à fait plumée, et que, comme dirait étrangement Ruy Blas, ce pauvre oiseau ainsi dépourvu cuit dans leur marmite infâme.

*
**

Ce qui est, certes, tout à fait stupéfiant, même consternant, c'est que ceux qui savent le

mieux à quoi s'en tenir, et qui sont placés plus que quiconque pour le faire savoir, pour dénoncer les pratiques ignominieuses, pour mettre à jour, et jusque dans leur moindre détail, les exploitations sordides — c'est-à-dire les survivants de la vraie Résistance — et, bien entendu, chaque jour il en est moins, ce qui aggrave le drame — ceux-là déplorent entre eux, s'indignent en privé, mais ne disent rien publiquement.

En quelques mots, avec quelques documents, ils mettraient en poussière toute cette usurpation, ils feraient taire ces chanteurs d'hymnes frelatés, pourtant.

Mais ils ne disent rien. Pourquoi ? Est-ce timidité, peu compréhensible aujourd'hui chez ces braves d'autrefois ? Ont-ils eux-mêmes suffisamment de reproches à se faire pour ne pas oser ouvrir la bouche ? Certes, je n'en crois rien.

Il me semble que leur dangereux, leur coupable silence, est le fruit d'un respect humain bien hors de saison.

Je connais certes la manœuvre et l'argument des coquins. Ils disent, d'un air confit : « Si vous ouvrez cette porte, tous les ennemis de la Résistance vont s'y engouffrer. Ils argueront, pour la nier, ou la rendre odieuse, des quelques cas insupportables que vous évoquerez. Bref, croyant nettoyer les écuries d'Augias, vous ferez écrouler les colonnes du temple. »

Il semble, hélas, que ce prétexte ait convaincu les honnêtes gens qui auraient dû parler.

C'est comme le coup de l'antisémitisme : si vous dénoncez une canaille juive, le capitaine Dreyfus par exemple, on vous accuse aussitôt de racisme ; et, si vous n'avez pas les nerfs un peu solides, vous capitulez. Il est étrange, en effet, mais patent, que des hommes qui ont été parfaitement braves les armes à la main, se montrent timorés, et dérisoires même lorsqu'on les attaque, à la déloyale, sur le plan, même pas des idées, mais du simple vocabulaire. La peur d'être traité de « raciste », la peur d'être traité de « fasciste », a fait reculer, c'est incroyable mais c'est ainsi, des gens qui se seraient fait trouer la peau le sourire aux lèvres.

*
**

Telle est donc la force mauvaise des légendes. Et telle, la raison de les dénoncer. Non pour remuer des cendres mortes, mais parce qu'il s'agit au contraire d'éteindre des escarbilles vivantes, qui sournoisement s'emploient à consumer ce qui reste de nos honneur et gloire.

Pour ma part, tant qu'il plaira à Dieu de me prêter vie, on ne me verra donc point renoncer à démolir les mensonges. Certes, ils sont enflés par des moyens considérables, et leur baudru-

che est insolente. Quelquefois, pourtant, une modeste épingle bien employée peut provoquer un gros dégonflement.

En tout cas, ma raison d'être est de tenter toujours, et de réussir parfois, ce genre de piquûre. Isorni m'a dit un jour, mi-figue, mi-raisin : « Je ne vous ai jamais vu accepter. » Ce qui, soit dit entre nous, était plaisant de la part d'un homme qui n'a pas non plus la spéciale habitude de se courber ! Le fait est que je suis incapable de m'incliner devant le faux, de tirer mon chapeau à l'imposture.

Question de tempérament, d'ailleurs, et dont je ne me fais pas mérite. Allergique aux faux nez, quand j'en aperçois un, il faut que je le pince entre deux doigts, et que je tire, jusqu'à ce que le véritable apparaisse dessous. Tant pis — ou tant mieux — s'il est camard, ou s'il bourgeonne.

Comme le diront certains, avec ce bon sourire d'indulgence dédaigneuse qui dispense si commodément de se mettre en selle, me voici donc reparti sur Rossinante.

Mais si j'accepte, faute de meilleur canasson, la monture de Don Quichotte, les géants que je combats ne sont pas imaginaires. Ce qui prouve, par là même, qu'ils ne sont pas invincibles.